

taires prises à cet égard, il est difficile d'éviter les émanations nuisibles et cela surtout en temps d'épidémie.

Cependant on peut se demander s'il ne vaut pas mieux transporter un corps dans un lieu spécial pour y attendre son inhumation, que de le laisser pendant plusieurs jours dans la maison mortuaire, où sa présence peut déterminer des accidents infectieux, et cela surtout dans les classes inférieures de la société, où plusieurs personnes partagent la même chambre¹. Aussi condamnons-nous, sans réserve, l'habitude anglaise, qui consiste à garder la bière pendant une huitaine de jours après la mort, en attendant l'inhumation. Nos voisins critiquent l'empressement peu convenable (*indecent haste*) avec lequel les morts sont enterrés en France. Nous estimons, au contraire, que s'il est dur de se séparer aussi brusquement des restes de ceux que nous avons aimés, il n'en est pas moins vrai qu'au point de vue de l'hygiène, les dispositions de la loi française qui prescrit l'inhumation, quarante-huit heures après la mort, sont absolument justifiées et ne sauraient être violées qu'au détriment de la santé publique.

Sur les champs de bataille, l'inhumation précipitée des cadavres, qui laisse beaucoup à désirer à tous les points de vue, a souvent laissé près de la surface du sol une immense quantité d'ossements. On s'en est quelquefois servi pour construire des *ossuaires*, les uns établis dans un esprit de vénération et de pieux souvenir, comme ceux que les Italiens ont élevés à Magenta et à Solferino, les autres en signe de victoire, comme l'ossuaire de Morat, construit par les Suisses après la défaite de Charles le Téméraire, ou dans un but d'intimidation, comme les pyramides de crânes que les conquérants tartares avaient coutume d'élever aux portes des villes qu'ils avaient prises d'assaut.

On peut se demander si, à notre époque, des monuments de ce genre ont une utilité réelle. En tout cas, l'encombrement des cimetières oblige nécessairement les villes à construire des dépôts d'ossements semblables à ceux qui remplissent les catacombes de Paris. Peut-être vaudrait-il mieux restituer ces débris au sol, que de les conserver, sous une forme qui ne rappelle plus aucun souvenir pieux et qui ne peut offrir aux yeux qu'un spectacle affligeant.

HYGIÈNE DES CAMPAGNES.

Le coup d'œil que nous venons de jeter sur l'organisation des villes et en particulier sur les règles d'hygiène qui sont observées à Paris nous a

¹ Voyez : Dumesnil. *Création des dépôts mortuaires*. Rapport et discussion à la Société de médecine publique. — *Revue d'hygiène*, tome I, p. 908; tome II, p. 58 et 229.

montré un tableau bien différent de celui que présentent les petites localités auxquelles on donne le nom de *bourgs* et de *villages*.

D'un côté, nous voyons de vastes agglomérations où des millions d'êtres humains se disputent l'air, l'espace et la lumière, souillent les cours d'eau de leurs déjections, ou les corrompent par l'écoulement des produits de leur industrie et modifient profondément l'ensemble des conditions naturelles où l'homme est placé pour vivre. Mais en même temps des efforts continus, progressifs et de plus en plus intelligents, luttent contre les inconvénients d'un pareil état de choses. Des dépenses considérables sont affectées à la construction et à l'assainissement des égouts, à l'amélioration et à l'entretien de la voie publique, à l'hygiène des édifices publics et privés, aux mesures préventives contre les épidémies, enfin au bien-être moral et matériel de la population.

De l'autre côté, que voyons-nous? L'homme, abandonné à lui-même, lutte avec ses ressources individuelles contre les difficultés de la vie; il s'abrite comme il veut, se nourrit comme il peut et n'obéit qu'à ses propres instincts pour ce qui touche à la propreté, à l'assainissement des habitations, à l'économie intérieure. Il en résulte de profondes différences dans la manière d'être des habitants de la campagne, non seulement dans les divers pays d'Europe, mais au sein même de notre France où les plus grandes différences existent entre la population des divers départements. Ici, le paysan se rapproche par ses habitudes, par ses goûts, par sa manière de vivre de l'habitant des grandes villes. Là, c'est presque un sauvage dont la demeure est à peine préférable à celle des Peaux-Rouges d'Amérique et dont l'intelligence est au niveau du confortable qu'il s'accorde. Dans la fertile et verte Normandie, l'alimentation est non seulement abondante, mais excessive. Le paysan y commet des excès qui développent très souvent la goutte chez les habitants de ces contrées; son voisin de Bretagne se nourrit au contraire de sarrasin et de laitage et se contente d'exporter ses meilleurs produits au lieu de les consommer. Les campagnes de la Beauce renferment une population aisée qui vit dans l'abondance. Les montagnes de l'Auvergne sont habitées par une race industrieuse et frugale, mais aux mœurs primitives, et qui, dans bien des cantons, vit presque exclusivement de châtaignes bouillies. Il y a, dans ces différences d'habitudes, d'alimentation et d'installation, il y a, disons-nous, bien plus qu'une différence de climat, il y a une différence de civilisation.

Il ne faut point oublier d'ailleurs que les conditions physiques au milieu desquelles vit le paysan varient considérablement suivant les localités. La France est un pays sain dans presque toute son étendue; cependant elle renferme des contrées insalubres: il nous suffira de citer la Sologne avec ses marais, les hautes vallées de la Savoie avec leurs crétins, certaines

contrées du Midi avec leurs races dégénérées. Dans des pays aussi maltraités par la nature, d'immenses travaux d'art seraient nécessaires pour rendre le pays habitable, et malheureusement personne ne semble avoir un intérêt direct à les réaliser.

On comprend dès lors qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de comparer entre elles des conditions si différentes et de formuler des règles générales pouvant s'appliquer à tous les cas particuliers. Il est cependant des principes que l'on peut toujours énoncer, puisqu'ils répondent à la nature même des choses. C'est ce que nous essayerons de faire, en considérant d'une manière générale les règles d'hygiène qu'on doit observer à la campagne.

L'habitant des villes souffre du manque d'espace qui le prive naturellement d'air et de lumière; le paysan vit au milieu des champs, il y respire un air pur; mais, rentré chez lui, il se blottit souvent dans une tanière malpropre qu'il partage avec ses bestiaux. Le fumier qui s'accumule à la porte, les ordures qui s'entassent à l'intérieur même du logis, l'absence de fenêtres, font de ces cabanes des habitations bien plus malsaines que les logements les plus insalubres de nos villes. Heureusement on n'y passe que la nuit; mais la propreté de la voie publique, mais les soins les plus élémentaires de l'hygiène font absolument défaut dans ces ruelles étroites et tortueuses où, comme on l'a dit avec raison, tout est cloaque et latrines. Le purin des étables, formé principalement par l'urine des bestiaux, s'accumule dans des cavités d'où il s'écoule par regorgement, soit pour imbiber le sol en infectant les puits, soit pour se rendre à la mare la plus voisine, celle où l'on abreuve les bestiaux. Par un préjugé assez singulier, on prétend, dans certaines campagnes ou dans certaines localités, que les animaux préfèrent l'eau ainsi souillée. Il est cependant probable qu'on ne leur laisse pas le choix¹.

L'abatage des animaux, les conditions dans lesquelles a lieu le commerce de la boucherie sont souvent aussi une cause d'infection pour les villages. Les locaux n'étant pas convenablement disposés, le sang des animaux s'écoule sur le sol où il se putréfie, leurs entrailles sont abandonnées sur la voie publique où ces débris corrompus attirent des essaims de mouches et peuvent devenir un moyen de propagation des maladies infectieuses.

Un autre point sur lequel l'hygiène du paysan laisse énormément à désirer, c'est la nourriture. La grossièreté des aliments, l'insuffisance de l'alimentation ne sont pas toujours le résultat de la misère, c'est souvent

¹ La plupart des Conseils d'hygiène ont appelé depuis longtemps l'attention des cultivateurs sur l'utilité des mares à fond pavé et cimenté, bien aménagées, bien curées chaque année et à l'abri des jus de fumier. Si des administrations municipales sont entrées peu à peu dans cette voie, il suffit de parcourir nos campagnes pour constater ce qui reste encore à faire à cet égard.

un esprit d'économie sordide qui pousse l'habitant des campagnes à vendre ses produits au lieu de les consommer. Au reste, il est incontestable qu'en plein air une nourriture des plus élémentaires peut suffire à l'entretien de la santé. Dans les régions les plus montagneuses de la Suisse, il est des vallées extrêmement élevées qu'on nomme *Alpes* (*Alpen*); on y transporte les bestiaux pour brouter l'herbe qui s'y trouve en été, quelquefois même on y transporte les moutons à dos d'homme quand l'abondance est trop escarpé. Une fois l'hiver venu, bêtes et gens redescendent dans la vallée. L'existence des bergers qui gardent ces troupeaux se compose donc de deux parties : en hiver, ils vivent dans des localités habitées; en été, ils passent leur temps dans la solitude la plus absolue, abrités par un modeste chalet et presque entièrement privés de vivres. Leur alimentation se compose presque exclusivement du lait de leurs troupeaux, ainsi que du beurre et du fromage qu'il peuvent en retirer. Le pain lui-même n'y figure que pour une part minime. On l'emporte, au commencement de l'été, du fond des vallées jusque dans ces localités alpestres, et on ne renouvelle pas la provision avant six mois. Il devient tellement dur qu'il faut le couper à la hache, et les bergers n'en consomment que quelques fragments destinés, pour ainsi dire, à assaisonner le lait qu'ils boivent. Et cependant ces hommes, comme on le sait, sont d'une haute stature, d'une robuste santé et d'une vigueur peu commune.

Le paysan peut donc se contenter d'une nourriture très imparfaite; il n'en est pas moins vrai que si l'individu ne semble pas en souffrir, la race a souvent une tendance à dégénérer, surtout lorsque d'autres conditions fâcheuses viennent se joindre à l'insuffisance de l'alimentation.

Enfin, parmi les causes des maladies qui frappent le plus souvent l'habitant des campagnes, il faut placer le froid et l'humidité contre lesquels il ne cherche pas à se garantir. Dans les provinces les plus fertiles de la France, dans les pays où le campagnard jouit d'une certaine aisance, les maisons n'ont presque jamais qu'un seul étage, et les habitants couchent au rez-de-chaussée dans les pièces où le plancher se compose de terre battue. En outre, ainsi que nous l'avons constaté nous-même, les paysans normands prennent plaisir de bâtir leurs maisons en contre-bas de la route sur le point le plus déclive de la propriété qu'ils cultivent. Un fermier fort intelligent, que j'interrogeais à cet égard, me disait que c'était dans le but d'obtenir plus facilement de l'eau pour abreuver les bestiaux et servir aux usages domestiques. Malheureusement, avec l'eau qui s'amasse dans les parties déclives, viennent aussi les rhumatismes dont presque tous nos vieux paysans sont perclus.

Si cependant on habite la campagne en grand seigneur, en joignant à la pureté de l'air, aux exercices virils, à l'absence de fatigues intellec-

tuelles tous les avantages d'un grand confortable, d'une maison bien construite et d'une nourriture excellente, il est incontestable que la vie rustique est très favorable à la santé. Mais ce genre d'existence n'étant pas à la portée des masses, il est impossible de faire entrer les résultats qu'il donne dans une statistique bien ordonnée.

Ce qui distingue surtout le paysan du citadin, c'est l'absence de surexcitation cérébrale et nerveuse. L'ouvrier le plus modeste, au sein d'une grande ville, participe, dans une certaine mesure, au mouvement qui l'entoure et subit l'entraînement qui en résulte. Il devient nerveux par rapport à l'habitant des champs, dont la vie s'écoule dans une tranquillité monotone qui laisse reposer l'esprit et dont l'estomac est le premier à profiter. Et cependant, sous l'influence de certaines excitations, nous avons vu des accidents hystériques et névropathiques se développer dans la population des campagnes. C'est ainsi que l'épidémie de monomanie de Morzine est venue nous rappeler les souvenirs du moyen âge. C'est ainsi que les extatiques, les voyantes et les stigmatisées, presque toutes filles de la campagne, nous ont démontré que, même chez les paysans, le système nerveux n'a point abdiqué.

Malgré toutes les causes d'insalubrité que présentent les habitations rurales, la durée moyenne de la vie est un peu plus longue à la campagne qu'à la ville. Il faut ajouter que le développement de l'individu est moins précoce, que les femmes y sont plus tard nubiles et arrivent plus tard à l'âge critique. Il faut ajouter que, même en jouissant d'une bonne santé, l'extérieur du paysan se dégrade plus rapidement que celui du citadin. Presque toujours, si vous comparez deux hommes et surtout deux femmes du même âge, l'habitant des champs paraîtra plus âgé et même beaucoup plus âgé que l'habitant des villes. Ce sont là d'ailleurs des changements qui n'atteignent que l'écorce extérieure et qui ne touchent pas au fond même de la santé.

Établir une comparaison comme on l'a fait entre la taille, la force, et l'acuité sensorielle des paysans et des citadins, c'est chercher, pour ainsi dire, au hasard la solution d'un problème qui veut être plus méthodiquement poursuivie. Effectivement il faut, avant toute chose, tenir compte, dans l'étude de ces questions, de l'élément de race, dont l'importance est fondamentale, et, dans certains cantons très limités, des populations offrant un type des mieux caractérisés et fort différent de celui que présentent leurs voisins immédiats.

En ce qui concerne la vue, la myopie est beaucoup plus fréquente chez les citadins que chez les paysans, l'habitude des horizons rapprochés, comme le sont ceux des villes, et surtout la pratique constante et presque inconsciente de la lecture expliquent suffisamment cette différence.

Ajoutons aussi que la vue se conserve plus longtemps chez les paysans, ce qui tient sans doute à ce qu'ils ne travaillent presque jamais à la lumière artificielle.

Le suicide et la criminalité sont moins fréquents à la campagne qu'à la ville; quant à l'aliénation mentale, elle est plus commune à la campagne qu'à la ville, si l'on tient compte des crétins et des idiots; en les défalquant, la proportion serait absolument renversée.

Les mariages consanguins sont naturellement plus fréquents à la campagne qu'à la ville, ce qui s'explique, dans ces certains cas, par la limitation presque forcée des choix. Quant il s'agit de populations saines et vigoureuses, ce rapprochement ne paraît point offrir d'inconvénient pour la santé des produits. Dans les vallées de montagnes, il arrive souvent que tous les habitants portent le même nom, ou bien que deux ou trois noms représentent toute la population. C'est ainsi que dans la vallée des Ormonts, dans le canton de Vaud, tous les indigènes portent le nom d'Aviolat, et que dans la vallée de Joux, trois noms se partagent toutes les familles du pays.

Est-il possible d'améliorer, au point de vue de l'hygiène, le sort des campagnes, et l'autorité a-t-elle le droit et le devoir d'intervenir comme elle le fait pour les villes? Il est évident qu'ici comme ailleurs, les règles de l'hygiène sont invariables. Lorsqu'il s'agit de les appliquer à toute l'étendue d'un pays, c'est une œuvre de temps; tout au moins peut-on formuler les vœux qu'on doit former à cet égard. Il faudrait que les habitations fussent reconstruites d'après des principes rationnels, que des fontaines fussent établies dans tous les endroits qui manquent d'eau, que les fumiers fussent transportés au loin pour engraisser immédiatement les champs au lieu de corrompre l'atmosphère des habitations, que des abattoirs et des voiries fussent établis dans des conditions régulières; enfin, que les mœurs des habitants devenant moins primitives, un certain degré de bien-être se répandit jusque sous le toit du plus humble paysan.